ANTIPRESSE

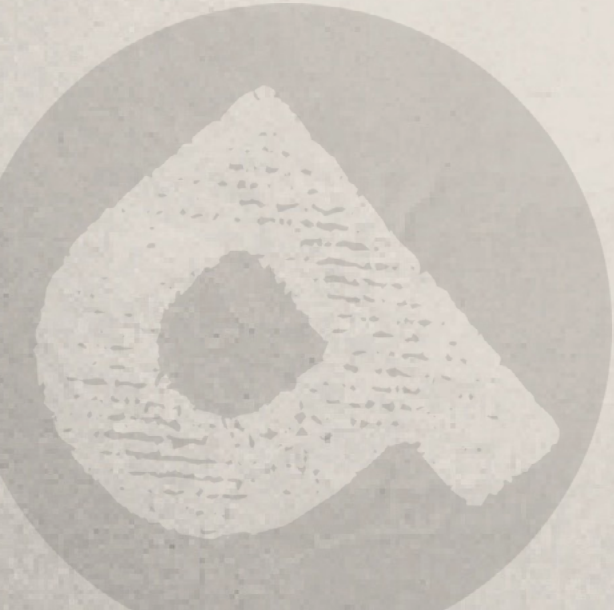
Observe • Analyse • Intervient

Retour en Europe

Dérives criminelles

Guerre culturelle

Gloire à la rêverie



N° 353 | 4.9.2022

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Le grand décrochage

Cet été, je me suis rendu en Russie par la voie terrestre pour mesurer la séparation des mondes. L'Europe atlantique et l'Eurasie s'éloignent l'une de l'autre à la vitesse des constellations. Nous ne le sentons pas encore, mais notre existence en sera bouleversée de fond en comble.

PRÉAMBULE

Le train de nuit pour Moscou arrive toujours à l'heure. Cinq ou sept minutes avant, on voit son phare pointer comme une étoile montante du côté de l'est, là où les voies parfaitement rectilignes croisent la ligne d'horizon. Un peu plus tard, le haut-parleur du quai s'active avec un grésillement de TSF et une voix maussade marmonne des syllabes à peine audibles. Elle annonce l'entrée en gare de la ligne n° 1 en provenance de Vladivostok. L'information clef est au bout de l'annonce: on précise si les voitures sont numérotées depuis la tête ou la queue du train. La réponse est connue depuis le départ, mais vous n'en serez informé qu'à la toute dernière minute.

Jusque-là, tout le monde se tient dans l'expectative au milieu du quai. C'est alors que la course commence et que les trolleys se mettent à brinquebaler sur les pavés défoncés. Si votre place est dans les premières voitures ou les dernières, il vous faudra parcourir cent ou deux cents mètres

avant de vous hisser, pantelant, sur les marches très hautes: le quai est au ras des voies, il n'y a pas de marchepied. L'hôtesse-contrôleuse — une par voiture — sait qui doit monter dans quelle gare: au besoin, elle descend à quai pour vous houspiller. L'arrêt ici est de trois minutes, pas une de plus.

Enfin, après avoir minutieusement comparé vos papiers aux informations de sa tablette, le dragon s'adoucit. Elle vous indique votre cabine où il vous faudra déployer la couchette et faire votre lit, en évitant de déranger les éventuels compagnons de voyage qui dorment déjà. Si c'est votre premier trajet dans les voitures-lits russes, et si de plus vous occupez la couche haute, pas de chance: il n'y a aucun mode d'emploi. Il faut savoir comment s'y prendre, ou appeler au secours… Cela paraît rude vu d'ici. Là-bas, c'est normal. D'un instant à l'autre, les relations humaines basculent de la parfaite indifférence dans une brusque familiarité. Il se trouve toujours quelqu'un pour vous donner un coup de main.

Bienvenue dans le Transsibérien, le chemin de fer le plus étendu au monde. Chaque jour, qu'il vente ou qu'il neige, le train n° 1 parcourt ces 9300 kilomètres avec une étonnante ponctualité. Lorsqu'il fait halte dans notre station, il a roulé depuis une semaine ou presque à travers la toundra sibérienne et les montagnes de l'Oural, par des immensités sauvages où quelqu'un, tout de même, s'occupe constamment d'entretenir les voies. Ce trajet de nuit, l'équivalent d'un Genève-Rome, n'est pour lui que l'ultime ligne droite.

POSTE-FRONTIÈRE

Si, de Moscou, vous voulez regagner l'Europe, les possibilités sont désormais réduites. Il y a l'avion via Belgrade ou Constantinople, où les sièges sont rares et à prix d'or. Et puis les autocars, sur Riga ou Helsinki.

Nous avions choisi l'option finlandaise. De Moscou, il faut se transférer à Saint-Pétersbourg. On a tous les choix, entre le TGV hypermoderne de jour et le classique train de nuit. La voiture-lit coûte plus cher, mais vous épargne une nuit d'hôtel. Avec, toujours, l'hôtesse dans son uniforme strict et sa gentillesse bourrue. Après quoi vous attendent sept heures de route.

C'est là, dans les grandes forêts qui bordent le golfe de Finlande, que les deux mondes, de nouveau, se touchent sans se mêler, comme au temps de la guerre froide. C'est là aussi, en ce point de friction, que les disparités profondes se manifestent de la manière la plus tangible.

La douane de Vaalimaa, il y a peu de temps encore, était synonyme de bouchons interminables. Un centre commercial géant témoigne de ces temps bénis. Désormais, on y passe presque sans file. Il nous faudra tout de même plus d'une heure, avec notre bus. Et pas de la faute des Finnois.

La Russie est désormais le seul pays à assurer une navette humaine avec l'espace. Elle fabrique les moteurs des fusées spatiales américaines. Elle a des sous-marins géants, des torpilles

volantes et des fusées hypersoniques, des piles nucléaires posées sous l'Arctique, des missiles antisatellites et des armes de guerre électronique qu'elle n'a même pas encore déployées. Mais elle n'a pas de réseau internet décent à ses postes-frontière ni d'imprimantes pour afficher une signalétique compréhensible. La vérification de chaque passeport prend d'interminables minutes. Les files non canalisées se forment à la diable. Les guichets s'ouvrent puis se referment on ne sait pourquoi. Vous y arrivez enfin: «Ah! Passeport étranger! C'est pas ici! Guichet de gauche. — Mais ce n'était écrit nulle part! — Guichet de gauche!» Et vous refaites un petit bout de queue. Pas de quoi s'exciter: l'autocar ne repartira pas sans vous. Le quotidien russe est une école de patience.

Au poste finnois, c'est tout l'inverse. Tout y est astiqué, lumineux, acier-brossé. Des pancartes colorées vous expliquent des tas de choses dans leur langue cryptée. N'importe, les messages se doublent de pictogrammes avec des bonshommes (ou bonnes femmes, ou quelque chose entre deux) stylisés, roses, ronds et souriants comme des hippopotames de chez Disney. Où s'adresser pour le dédouanement, où jeter les bouteilles en PET, où les emballages en papier… Si vous avez soif, ou faim, un automate est à disposition. On aurait aussi pu en installer un côté russe, la recette aurait permis d'acheter une imprimante, ou un routeur, mais… non.

Il reste quelque chose ici du voyage initiatique que constituait, avant 1989, le passage d'Est en Ouest. Cela rappelait un peu ce virage brusque du noir et blanc vers la couleur dans *Ivan le Terrible* d'Eisenstein. La sensation reste perceptible: on quitte la sévérité de fonction d'un monde fait par l'État et pour l'État vers la convivialité d'un monde fait, ou qui se veut fait, pour les gens.

HARANGUES DE CASTRATS

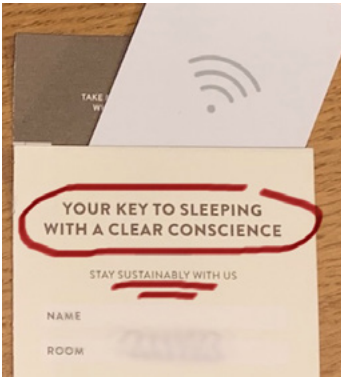
Encore une fois, comme après 45, les deux Europes divergent. Depuis 2014, sans qu'elle l'ait voulu au départ, la Russie de Poutine est peu à peu devenue un empire guerrier, une nouvelle Prusse. Depuis le pillage général des années Eltsine, les responsables de ce pays ont très bien compris ce qu'il représentait aux yeux de l'Occident: une mine d'énergie et de matières premières, rien de plus. Ils ont aussi compris ce qu'il fallait faire pour la conserver. Très peu de relations publiques, beaucoup de diplomatie et encore plus d'armements. En toute urgence. On s'occuperait du confort plus tard.

Les pays d'Europe, malgré leurs récentes rodomontades, ont suivi, eux, la voie inverse. Au fil de leurs expériences biosociétales, ils se sont militairement castrés (pour ne pas parler du reste). La guerre en Ukraine a rapidement montré les limites de leurs arsenaux, et plus encore celles de leur bravoure. Personne — à l'exception de la *furia polonese* — n'offrira sa poitrine après la mort du dernier Ukrainien. Il était d'autant plus étrange d'écouter les

claquements de talon belliqueux de cette bonne et paisible Finlande qui m'a toujours laissé la nostalgie d'une société aussi humaine qu'elles peuvent l'être. La voici désormais en pointe d'une initiative haineuse et stupide visant à interdire l'accès de l'UE aux citoyens russes.

ÉTALAGES DE VERTU

A Helsinki, pourtant, rien n'a changé. On entend parler russe à chaque coin de rue. Souvent, il s'agit de réfugiés ukrainiens, qui semblent quelque peu négliger leur langue nationale sitôt passées les frontières. La cathédrale orthodoxe de l'Assomption brille toujours de ses mille feux au centre de la capitale et les passants vous sourient, d'où que vous soyez. En Finlande, la bienveillance est une norme sociale, quand, en Russie, elle est laissée à la discrétion de chacun. Les ex-soviétiques en sont tout désorientés.



Maria est venue d'Ukraine avec son jeune fils. C'est une femme vive, urbaine, cultivée. Tout l'émerveille ici: la prise en charge de son enfant, la décontraction des instituteurs, la prévoyance des citoyens qui, dès le début de leur vie professionnelle, se créent un fonds pour l'asile de vieux... Et plus encore: cette si nordique perfection dans la simplicité dont le *design* scandinave n'est que la manifestation la plus tangible. Quelque chose pourtant la hante et lui manque. Elle n'ose nous avouer — ni peut-être à elle-même — combien elle s'ennuie d'Odessa.

Nous avons passé la soirée dans un restaurant géorgien, servis par une duègne finnoise en robe très noire et très droite, austère comme une femme de pasteur. Chaque ligne du menu était assortie de mises en garde diététiques, de pictogrammes, de certificats d'origine et de culture *durable*... Même l'opulent vin de *Saperavi* retenait ses effluves, de peur, sans doute, de blesser les buveurs d'eau.

L'art de vivre scandinave est envoûtant. A priori, si les avions s'arrêtaient, je trouverais plus agréable de passer un hiver à Helsinki qu'à Pétersbourg. Pourtant, quelque chose au retour de Russie m'irritait. En revenant à l'hôtel, j'ai compris. Sur le fourreau de mon passe électronique était imprimé un message: «Votre clef pour dormir la conscience tranquille.» Et, en plus petit, comme si cela ne suffisait pas: «*Stay sustainably with us*», ce qui se traduirait par «Séjournez chez nous de manière durable». L'ambiguïté futée n'existe que dans ma traduction: on est ici dans le pur premier degré. Dans un lavage de cerveau si constant, si machinal qu'il est intégré au tissu de la vie, à l'air qu'on respire.

J'avais loué une chambre, non un confessionnal! Je ne jure jamais, c'est contraire à mon éducation. Mais là, en regardant cette clef, à dix heures du soir, j'ai failli lâcher à haute voix: «Mais bon sang, allez vous faire f***!»

C'est un hôtel assez stylé-feutré du centre-ville, installé dans un ancien immeuble administratif art déco. Chaque banquette y est un petit chef-d'œuvre de design. Le matin, à la fin du petit déjeuner, une équipe de SDF se présente au réfectoire et le personnel les installe pour manger, gratuitement, humainement. Mais à chaque serviette, chaque menu, chaque service pend une ribambelle d'étiquettes. Les anglo-saxons appellent cela du *virtue signalling*, de l'étalage de vertu: nous avons pensé aux véganes, au recyclage des eaux, aux petites grenouilles, aux allergiques, aux diabétiques, à la déforestation, aux infirmes en fauteuil roulant, à l'empreinte carbone, aux sexualités non binaires... Les *incantations d'innocuité* sont omniprésentes. Vous ne vivez pas à l'air libre, vous déambulez dans un temple peuplé de niches où trônent des déités sans nombre devant lesquelles il vous faut vous incliner et faire un petit sacrifice. Enfin, *nous* l'avons fait pour vous et *nous* vous le rappelons, cela vous aidera à avaler la facture, non binaire elle aussi.

Vivant immergés dans cet univers néopuritain, dans sa mièvre et constante prédication, nous ne nous apercevons même plus du conditionnement qu'il nous impose. Mais le message qu'il instille par tous les pores, la liturgie subliminale, se résume à ceci: *tu es un surplus et un poids mort pour l'environnement. Chacun de tes gestes crée un danger, chacune de tes expirations pollue. Ton existence même est un péché contre Mère Nature et tu dois l'expier!*

Avoir passé quelque temps à Moscou, dans le feulement insouciant des V8 (lui aussi exaspérant, mais dans l'autre direction), puis se retrouver dans l'aire la plus sainte-nitouche de la bobocratie européenne, cela revient à chausser les fameuses lunettes noires du film de Carpenter, «Invasion de Los Angeles» *(They live)*. Vous voyez soudain l'envers de la normalité. Vous comprenez que vous êtes cerné de sussurants succubes, démons et farfadets qui, à force de vous bruire à l'oreille que *tout ce que vous n'êtes pas* est digne du plus absolu respect, vous persuadent que vous-mêmes n'êtes rien. Que votre liberté n'est qu'une grâce et un sursis! Que vous êtes un haricot malingre et raté qu'il faut constamment encadrer de tuteurs. Sans les lunettes, vous êtes un citoyen indépendant, bardé de droits. Avec les lunettes, vous n'êtes qu'un patient en camisole de ce «grand hospice occidental» qu'Édouard Limonov avait génialement décrit deux décennies avant l'heure.

COOL…

Nous avons commandé des fritures sous une tente, dans le marché du port. Sur la nappe cirée traînait un journal. On y voyait le minois éploré de la Première ministre. La pauvre

Sanna Marin avait fondu en larmes en plein meeting. Pourquoi pleurait-elle? À cause des souffrances que ses concitoyens allaient endurer sans le gaz russe, dont le pays dépendait de manière écrasante? A cause des incertitudes causées par sa candidature à l'OTAN et des cuisantes humiliations de la part de la Turquie? J'ai appris le fin mot plus tard. Cela n'avait rien à voir avec le sort des Finlandais, tout à voir avec sa vie privée. Sanna avait craqué sous le harcèlement qu'on lui infligeait. Tout ça à cause de quelques *parties* endiablées diffusées sur les réseaux sociaux.

«*J'ai ma vie privée moi aussi, j'ai le droit de m'éclater.*»

En l'occurrence, on ne lui reprochait pas tellement de s'éclater, à Sanna, encore que jouer la *Dancing Queen* par les temps qui courent, cela témoigne d'un certain manque de tact. On lui reprochait de négliger son office, de bafouer la dignité de sa fonction, voire de mettre en péril la sécurité de l'État. Car Sanna ne s'était pas contentée de bambocher. Elle avait aussi invité «toute la bande» après un festival pour des «afters» chez elle. Autrement dit dans la résidence du Premier ministre, à l'impromptu. Combien d'agents russes parmi les invités? Elle n'a même pas dû se poser la question, il était trop urgent de *s'éclater*. La «*coolness*» de Sanna Marin lui a valu un soutien enthousiaste parmi les fêtards et les féministes du monde entier. Mais à domicile, son *abyssale incompréhension du service de l'État* fait tout de même dresser quelques sourcils. Comme le résume sobrement Bloomberg:

> «Les Finlandais ont le sentiment que les gros titres des médias les détournent de sujets plus importants: l'augmentation du coût de la vie, la flambée des prix de l'électricité et les milliards d'euros en jeu dans le sauvetage d'Uniper SE, une filiale de la compagnie d'électricité Fortum Oyj, détenue majoritairement par l'État.»

La bonne élève de Davos a promis «de se mettre sérieusement au travail» comme une lycéenne procrastineuse. Elle n'a toujours pas trouvé avec quoi elle allait chauffer le Finnois cet hiver. Peut-être avec des cours de *hot dance*?

…ET PAS COOL

Panthère de nuit, Sanna Marin n'est pas pour autant un agneau de jour. De même qu'elle a appliqué avec zèle la dictature covidienne, la sociale-démocrate a su prendre la pose martiale dans la crise ukrainienne, déposant le 15 mai une demande d'adhésion à l'OTAN, militant aujourd'hui pour interdire l'Europe aux citoyens russes. C'est ce renversement tectonique de la politique finlandaise et européenne qu'on ne ressent pas encore dans les rues, qui ne correspond ni à l'intérêt ni au sentiment des populations, dont ses exécutants eux-mêmes ne mesurent pas les conséquences — et qu'on ne peut comprendre qu'en le situant dans un contexte plus large.

Alors qu'il n'y a rien d'autre que l'empire russe entre eux et la mer de Chine, les cueilleurs de myrtilles

se pressent à qui provoquera le plus frontalement leur immense voisin. Il ne s'agit pas uniquement de revanchisme historique ou de haine aveugle. Il y a là aussi un calcul pragmatique, même s'il paraît dangereusement bancal. Les patrons de l'OTAN savent depuis des mois que la forteresse Ukraine est perdue, et avec elle tout espoir de contrôler la mer Noire. La doctrine de l'étirement de l'effort russe déplace logiquement l'épicentre de l'Alliance vers la Baltique.

- **Notule.** Nous avons évoqué le projet «Étirer et faire trébucher la Russie» de la Rand corporation dans «Comment on a tiré l'Ours de sa tanière», AP329 | 20/03/2022.

Les micro-États baltes, dans cette configuration, deviennent des postes avancés menaçant directement Saint-Pétersbourg et les grandes villes russes. L'otanisation de la Suède et de la Finlande fermera, pense-t-on, la Baltique à la flotte russe. Une nouvelle croisade de «chevaliers teutoniques» se dessine en Europe, avec à sa tête la Pologne qui se profile comme la nouvelle force motrice de l'UE, jusqu'à prendre le pas sur l'Allemagne, trop hésitante. Les Polonais viennent justement d'exiger une rallonge de 1,3 *trillion* de dollars de dommages de guerre à Berlin au moment même où l'Allemagne vacille au bord de la banqueroute. Belle solidarité européenne!

Derrière cet attelage de roquets, la Grande-Bretagne alimente sans cesse les foyers d'incendie, espérant ainsi regagner sur les décombres de l'Europe une influence qu'elle a perdue dans le reste du monde. On découvre de plus en plus le rôle personnel de Boris Johnson dans le sabotage de tout accord de paix entre l'Ukraine et la Russie depuis mars dernier et la poursuite suicidaire d'une guerre qui ne pouvait être gagnée.

LE DOUBLE FLÉAU

Pour la Finlande et les Baltes, gouvernés par des *young leaders* aussi incultes que myopes, la pose guerrière fait miroiter des retombées alléchantes: bases militaires, donc postes de travail, subsides et prestige diplomatique. Des pays économiquement et géopolitiquement marginaux se retrouvent soudain au centre du dispositif occidental! Leur promotion stratégique a une contrepartie: l'éradication de l'influence culturelle russe dans la région. Ce qui signifie la répression des minorités russophones, l'exigence d'un alignement total sur la politique officielle, la destruction des monuments soviétiques, la censure et la chasse aux sorcières. Le processus de dérussisation est déjà bien engagé, il ne fera que s'accentuer dans les mois à venir.

Jusqu'où la Russie le tolérera-t-elle? me demandais-je en observant dans les rues de Helsinki les soldats et soldates de l'armée finlandaise, parés de gilets bleus par-dessus leur treillis, qui faisaient la quête avec des tirelires pour une œuvre de solidarité. Imaginer ces postadolescents puérils terrés dans des tranchées puantes comme celles où des Ukrainiens endurcis subissent en ce

moment même un pilonnage d'enfer m'était totalement impossible.

Tout cela ne peut pas être sérieux. Je rêve…

Et pourtant, non. Toute une Europe *veut* cette confrontation, à n'importe quel prix. Publiquement, à la télévision, Annalena Baerbock, la ministre des affaires étrangères allemande, a déclaré qu'elle irait «jusqu'au bout» dans son soutien à l'Ukraine, et «n'importe ce que pensent [s]es électeurs allemands». Il est vrai que les peuples ne sont guère consultés dans cette spirale de confrontation. Il est vrai aussi que l'opinion des électeurs allemands n'a pas plus d'importance aujourd'hui que sous le Covid, puisque l'Allemagne comme d'autres pays d'Occident est en train de se muer en régime autoritaire dans un contexte où, comme l'a dit un autre ministre, «l'état d'urgence, c'est l'état ordinaire»!

À la faveur de la crise économique, les disciples de Davos instaurent la dictature sous couvert de récession et l'on ne peut pas les accuser d'hypocrisie: ils l'écrivent sur les murs. Et le parti dit «Vert» est le principal agent du double fléau de la misère et de la guerre.

GORBATCHEV, AU MOINS…

Au moment où je rassemblais ces notes, j'ai appris la mort de Gorbatchev. Poutine a commandé le service funéraire minimum. Gorbatchev était aussi détesté en Russie qu'il fut idolâtré en Occident: c'est l'un des emblèmes les plus éclatants de la fracture des mondes. A mes yeux, il était fat et snob, mais pas si mauvais bougre que les Russes le peignent. Il avait osé nommer le désastre économique dont il avait hérité et chercher des solutions. Sa grande erreur est d'avoir pris pour des sauveurs les maraudeurs anglo-saxons.

Au moins Gorbatchev avait-il compris une chose: que la régression économique était synonyme d'explosion sociale, et il était prêt à tout pour relancer la croissance. Les dirigeants actuels de l'Europe, confrontés à un effondrement semblable, n'évoquent aucune relance. Elle ne figure même pas à l'agenda. Ils préfèrent engloutir le résidu de leurs ressources dans une guerre sans espoir. Leur seule réponse pratique, sur le plan intérieur, consiste à pérenniser l'état d'urgence et renforcer les forces de police. Aurait-on jamais imaginé que le débonnaire gouvernement néerlandais ferait tirer sur ses propres paysans à balles réelles? Et que serait-il arrivé si le Secrétaire général du Parti communiste d'Union soviétique, en 1985, avait réfléchi comme ces somnambules?

CODA

Et pour finir, j'ai repensé à mon train de nuit. Même aux années les plus terribles de la Perestroïka, la ligne n° 1 a accompli chaque jour son service entre Moscou et Vladivostok. Et en Europe de l'Ouest, quel équivalent avons-nous du Transsibérien?

- Photo: Tatiana Pereli.

ENFUMAGES par Eric Werner

Dérives criminelles

Jusqu'où les élites au pouvoir sont-elles prêtes à aller? Comme elles n'ont ni freins ni marche arrière, la réponse est simple: jusqu'au bout. Et ce bout, à quoi ressemble-t-il?

«Seule l'apocalypse est à la mesure de leurs ambitions», dit Naomi Klein. Elle le dit au tout début de son grand livre, *La Stratégie du choc*, qui parle des idéologues néolibéraux et de leurs disciples à travers le monde, mais spécialement dans les hautes sphères de la politique occidentale, là où se prennent les décisions.

Le livre est paru il y a quinze ans et décrit le déploiement de cette stratégie, la stratégie du choc, en différents points de la planète au cours de la période récente. Il s'ouvre sur les expériences de lavage de cerveau de la CIA dans les années 50 pour se terminer avec la guerre en Irak à l'aube du XXIe siècle, en passant par Pinochet, les prisons secrètes de la CIA, d'autres choses encore de ce genre. La stratégie du choc est en fait une stratégie du «choc et de l'effroi» (*Shock and Awe*). On tape fort pour faire peur, et si nécessaire ou tape encore plus fort. En règle générale, ça marche. Les gens sont terrorisés, et dès lors finissent par tout accepter. Il en va de même en cas d'épidémie, de guerre ou de catastrophe économique. Quand de tels événements se

produisent, les gens se montrent très réceptifs. Ils ne réfléchissent même plus. Et les dirigeants le savent. C'est pourquoi ils ne sont pas toujours contre les épidémies, les guerres et les catastrophes économiques.

L'APOCALYPSE, J'AIME!

Comme on le voit, ce livre reste aujourd'hui encore d'une certaine actualité. Mais revenons-en à l'apocalypse. «Seule l'apocalypse est à la mesure de leurs ambitions», dit Naomi Klein. Comment ne mettrait-on pas cette remarque en rapport avec les propos incroyables que vient de tenir la dirigeante anglaise Liz Truss, qui, quand on lui demande si cela lui ferait quelque chose de pousser sur le bouton atomique en sachant que cela signifierait l'annihilation totale, répond tranquillement qu'elle le ferait sans problème («Je suis prête à le faire»)? On pourrait être tenté de penser qu'elle ne parle pas sérieusement. Ce n'est pas mon impression. Elle est tout à fait sérieuse. C'est typiquement quelqu'un dont on peut affirmer que seule l'apocalypse est à la mesure de ses ambitions. Elle est comme les idéologues néolibéraux que décrit Naomi Klein. Non seulement l'annihilation totale ne lui fait pas peur, mais elle serait plutôt *pour*: je suis prête. C'est en soi une bonne chose que de tout détruire. Car on pourra ensuite tout reconstruire: tout reconstruire suivant les bons critères (ceux, en l'espèce, de la mondialisation marchande). Ce n'est évidemment pas dit comme ça, mais c'est ce qu'il y a en fond de tableau.

Théoriquement, on le sait, les armes nucléaires sont faites pour *ne pas* être utilisées. On ne les utilise en tout cas jamais soi-même *en premier*. C'est juste une menace que l'on brandit. En espérant bien ne jamais avoir à la mettre à exécution. C'est la base même de la dissuasion. Sauf qu'au tournant des années 2000(2), les Américains ont énoncé des cas d'utilisation de l'arme nucléaire en première frappe, et cela dans le cadre de leur «guerre contre le terrorisme». À la même époque, il mirent également au point des bombes nucléaires de faible puissance (*mininuke*). À partir de là, les armes atomiques deviennent des armes comme les autres: des armes de champ de bataille, comme on dit. La distinction jusqu'alors admise entre armes conventionnelles et armes de destruction massive disparaît donc. On glisse en continu des unes aux autres. L'ascension aux extrêmes s'en trouve ainsi facilitée.

Personne ne sait au juste jusqu'où les Américains sont aujourd'hui prêts à aller dans ce domaine. Mais, en raison même de ce qui précède, on est fondé à s'inquiéter. On ne s'est jamais jusqu'ici beaucoup préoccupé de ces choses. On les abandonnait aux militaires et aux experts en stratégie. Or, qu'on le veuille ou non, elles s'imposent maintenant urgemment à la réflexion. En témoignent les propos mêmes qu'on vient de citer, mais pas seulement. Truss dit en fait tout haut ce que les autres disent tout

bas. Disent ou disaient. Car il n'y a plus tellement aujourd'hui de différences entre propos privés et publics. Les choses se disent aujourd'hui de plus en plus ouvertement. Tout ce que je pense, je le dis. Et tout ce que je dis, je le fais. Il m'arrive certes de temps à autre de mentir. Mais je dois reconnaître que je mens très mal. Quand les dirigeants occidentaux disent qu'en Ukraine ils défendent la liberté, on ne peut pas vraiment dire qu'ils convainquent.

LA LUTTE DU BIEN ET DU MAL

Toutes les crises un peu profondes agissent comme des révélateurs. On l'a vu tout récemment encore avec la crise du Covid-19. Qu'est-ce que la crise du Covid-19 a révélé au grand jour? Entre autres et en particulier que le régime occidental, qui se revendique de la démocratie, de l'État de droit, etc., en fait est une dictature. Entendons-nous bien: c'était déjà le cas auparavant. Il y avait longtemps déjà que le régime occidental avait basculé dans la dictature. Mais, jusque là, on préférait ne pas le savoir. On se masquait à soi-même la réalité. Alors qu'avec la crise du Covid-19, cela est devenu beaucoup plus difficile. Tout, subitement, est apparu en pleine lumière. Les dernières illusions sont tombées. Qui croit aujourd'hui encore qu'on est en démocratie?

Avec la guerre en Ukraine, on fait un pas de plus. La question ici n'est plus celle de la démocratie. C'est celle du bien et du mal. La dérive criminelle du régime occidental ne date pas d'hier. Là encore, on renvoie au livre de Naomi Klein. Elle décrit bien par exemple ce qu'a été la «guerre contre le terrorisme», qui en fait a été une accumulation de crimes comme il est difficile d'en imaginer. Ou encore la guerre en Irak. On pourrait être tenté de dire que les Américains sont seuls en cause. Mais de part et d'autre de l'Atlantique, les mentalités sont aujourd'hui les mêmes. C'est le même modèle de l'efficacité. Tout ce que je peux faire, je le fais. Je ne vois pas pourquoi je ne le ferais pas. Je vais jusqu'où je peux aller. Etc. D'où ce qu'on vient de dire, mais évidemment quantité d'autres choses encore: les assassinats ciblés par exemple. On en a longuement parlé ici même la semaine dernière. Ou encore le dépeçage projeté de la Russie. L'ubérisation de l'économie. La chirurgie transgenre. Etc.

Les Américains sont évidemment en première ligne. Mais les *young leaders* européens qu'ils recrutent pour leur servir de courroies de transmission dans les moments

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.
Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.
Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.
Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET.
N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.
It's not a balloon, it's an airship! (Monty Python)

difficiles ne sont pas très loin derrière. Au besoin, ils savent donner un coup de main. Il faudra un jour faire un bilan de tout ce qui s'est fait dans ce domaine en Ukraine (mais aussi ailleurs), étant entendu encore une fois que l'Occident se bat là-bas pour y défendre la liberté. C'est un grand combat pour la démocratie et les droits de l'homme. Et tant pis si ce sont ensuite les populations qui passent à la caisse: en premier lieu les Ukrainiens qui font la guerre qu'on exige d'eux qu'ils fassent et donc meurent en grand nombre pour défendre les droits de l'homme; mais aussi les populations occidentales elles-mêmes, qui vont devoir apprendre à se serrer un peu la ceinture, comme le président Macron vient opportunément de les en informer. N'a-t-il pas en effet parlé de «fin de l'abondance»?

Au sens strict, demander aux gens de se serrer un peu la ceinture n'est pas un crime, le cas échéant même, on pourrait très légitimement le leur demander. Pourquoi non? Sauf, d'une part, qu'il s'agit de beaucoup plus en l'espèce que de simplement leur demander de se serrer la ceinture. La réalité se décline en termes de rationnement, de précarisation, à terme, effectivement, d'annihilation. C'est ça qui nous attend. Et surtout, la légitimité fait pour le moins problème. «Le bien public requiert qu'on trahisse et qu'on mente et qu'on massacre», disait Montaigne(3). On est ici servi, on a tout cela à la fois: la trahison (des populations par leurs propres gouvernants), le mensonge (la propagande d'État en boucle sur les ondes officielles) et les massacres. Sauf qu'en l'occurrence, le bien public n'est qu'un prétexte. Où est l'intérêt public dans toute cette affaire? En quoi cette guerre déclenchée par l'OTAN, le *Deep State* occidental et les *young leaders* à leur service profite-t-elle d'une quelconque manière aux Européens? Chacun voit bien au contraire (ou devrait le voir) qu'elle les mène à leur perte.

«La violence extrême nous empêche de voir les intérêts qu'elle sert», écrit Naomi Klein(4). C'est encore plus vrai lorsque la propagande d'État s'en mêle. Mais l'aveuglement (tout comme la servitude qui immanquablement l'accompagne) est aussi parfois volontaire.

NOTES

1. Naomi Klein, *La stratégie du choc, La montée d'un capitalisme du désastre*, Leméac/Actes Sud, p. 33.
2. Cf. *Le Monde*, 12 mars 2002, p. 2; et 25-26 mai 2003, p. 3.
3. *Essais*, III, 1.
4. Naomi Klein, *op. cit.*, p. 393.

LE GRAND JEU par Jean-Marc Bovy

Comment «désoccuper» la Russie? (Zakhar Prilépine, suite)

La Russie est un pays occupé… par la culture étrangère! Elle sait se défendre par les armes et marquer des points dans la guerre économique. Mais elle se laisse envahir et ronger de l'intérieur par des idées et des valeurs qui pourraient valoir sa mort et sa destruction. C'est ainsi que les patriotes emmenés par l'écrivain soldat Prilépine voient la situation. Raison pour laquelle ils veulent mettre les opposants de l'intérieur au ban de la société et *désoccuper* la culture. C'est là tout le sens de l'opération GRAD évoquée dans le dernier numéro.

En dehors de l'intimidation et de ce qui s'apparente à une chasse aux sorcières, Prilépine a d'autres moyens d'influence, moins brutaux. Il sait séduire son public en faisant appel aux classiques de la culture russe et en organisant des événements, tel le Festival Traditsia, dont la dernière édition s'est tenue à la mi-août dans l'idyllique propriété de Zakharovo, aux environs de Moscou, où il y a plus de deux cents ans Pouchkine a passé son enfance en se laissant bercer par les contes de sa nourrice. C'est en rentrant de cet événement que Daria Douguina a rencontré son tragique destin. Elle était venue accompagner son père Alexandre qui était programmé pour une conférence intitulée «Tradition et histoire». Pendant les deux journées du festival, elle a pu choisir entre une soixantaine de concerts, de récitals poétiques, de joutes, d'ateliers, de danses folkloriques et de débats destinés à un public de tous les âges. Parmi les noms qui ont donné le ton à cette édition du festival figurent les artistes, écrivains et penseurs de la tradition russe qui allient en eux tempérament rebelle, foi orthodoxe et fidélité à la patrie. De Pouchkine à Cholokhov, en passant par Tchaïkovski, Limonov et Prilépine lui-même.

Quinze mille spectateurs étaient attendus à Zakharovo. Chiffre certes honorable, mais difficile à comparer avec la fréquentation d'événements qui parlent plus à la génération montante ou avec les millions de vues réalisés sur les réseaux sociaux par des tiktokeurs branchés. En patriote convaincu, le peintre et philosophe de l'art Anton Belikov en est conscient. Il ne suffit pas de se tourner vers le passé et de s'imprégner des œuvres classiques et du patrimoine folklorique pour gagner la guerre des cultures. Il constate que depuis le 24 février et le déclenchement de l'opération spéciale, le monde de la culture russe est totalement désemparé et n'est pas prêt à livrer un combat pour défendre son identité. Car à ses yeux, c'est bien l'identité russe qui est en jeu dans ce conflit. Depuis la fin du régime sovié-

tique, l'intelligentsia dans son écrasante majorité a adopté les valeurs de l'Occident et construit sa culture et son système d'éducation autour de modèles importés. Dans ce combat qui se passe dans les têtes et ne cède en rien à celui qui se déroule sur les champs de bataille, les armes de la culture sont paradoxalement aux mains de l'ennemi.

La reconquête du terrain perdu sur le plan culturel sera d'autant plus dure que l'intelligentsia n'est pas seule à rester fascinée par les lumières pourtant déclinantes de l'Occident. La haute bourgeoisie et les élites au pouvoir qui ont acquis des résidences à Londres, Nice ou Miami, ont envoyé leurs enfants étudier dans des écoles et des universités où ils ont été sevrés de l'héritage culturel de leur patrie pour mieux s'ouvrir à celui des pays du libéralisme triomphant et de la culture hollywoodienne. L'enseignement délivré en Russie même s'est fondu dans les moules des réformes adoptées à l'Ouest et les manuels scolaires ont été révisés pour mettre en évidence la désuétude invétérée de la Russie et le retard qu'elle a pris dans la course au progrès.

L'enjeu de la bataille sur le front de la culture est double. Dans le même temps, il s'agit de se réapproprier un patrimoine exceptionnel auquel la jeune génération, plongée dans ses écrans, reste étrangère et de le réactualiser pour faire face à l'avenir. Belikov avait rencontré Daria Douguina trois semaines avant sa disparition. «Nous avons beaucoup parlé. Nous avons discuté de l'avenir et n'avons pas du tout parlé de la guerre. J'ai alors pensé que Daria était cette figure du Temps Nouveau, qui dans sa propre existence avait appréhendé les contours du futur, en se basant sur ses gènes et aussi sur cette force du destin incarnée de façon si vive par son père».

Daria va beaucoup manquer à la Russie dans sa guerre de désoccupation.

- **Sources:** Festival Traditsia | Belikov | Prilépine | kp.ru
- Lire également: Jean-Marc Bovy: «Zakhar Prilepine, ou la «désoccupation» de la culture russe», AP352 | 28/08/2022.

LISEZ-MOI ÇA! par Guillaume Balleraud

Les «Rêveries du Promeneur solitaire» de Rousseau, ou la nécessité de la rêverie

Critiqué de toutes parts, pour des motifs par ailleurs plus ou moins discutables, Jean-Jacques Rousseau mérite d'être lu avec une attention renouvelée. Loin de la philosophie politique ou des questions d'éducation, les *Rêveries du Promeneur solitaire* (1776) livrent une sagesse riche et profonde dont nous pourrions sans doute tirer grand profit en ces temps ahuris. Il s'agit de retrouver dans la tourmente de ce monde le fil de la rêverie qui enchante les choses.

Quelle impression laisserait un tel ouvrage au lecteur moderne? Bien que pétri de «bienveillance», de bons sentiments obligatoires et d'une conviction infaillible de supériorité morale, il serait à tout le moins désarçonné par les longs aveux de faiblesse que livre sans fard le vieux Rousseau au soir de sa vie. Il en ressentira même probablement un certain mépris. C'est que l'homme du XXIe siècle n'est pas coutumier de l'exercice. Si sûr de lui, si peu attentif à toute forme de vie intérieure, il est convaincu de connaître les choses sans même ressentir le besoin de les observer. Hypnotisé par ses propres représentations, il en devient presque étranger à lui-même. Il est aussi désespérément simple que le monde tel qu'il se le représente — et dans lequel il croit vivre. Car il faut bien n'avoir qu'une pauvre conception de la réalité des choses pour croire si aisée la distinction du bien et du mal. L'homme du XXIe siècle est, en fait, à l'autre extrémité du cercle, le descendant de ces philosophes optimistes et dogmatiques — sinon dogmatiquement optimistes — qui rendirent Rousseau célèbre en voulant l'ostraciser, précisément parce que celui-ci leur a adressé ce genre de remarques. En premier lieu dans le *Discours sur les sciences et les arts* (1749), son premier texte où il livre une vision pessimiste des progrès de la civilisation. Opinion jugée inadmissible qui fit scandale.

Rousseau nous montre au contraire la voie de l'introspection; il nous invite à la suivre à ses côtés (et à ses dépens) au long de ses différentes «promenades», autant d'épisodes autobiographiques prétextes aux sondages intérieurs. Dans notre mode de vie effréné mû par un entrelacs insondable de certitudes — et qui est effréné précisément grâce à ces certitudes qui n'appellent pas le temps de l'interrogation —, nous avons communément perdu l'habitude de ce questionnement méditatif qui suppose la lenteur et le

calme. Se prenant lui-même à témoin, Rousseau se prête au jeu avec la gaieté et la sérénité de celui qui ne se cache rien. Rousseau se regarde lui-même réagir bêtement, de façon irrationnelle et irréfléchie, simplement parce que son tempérament, sa timidité, quelque chose d'inexplicable l'y a poussé. Tout ce qui éclot en nous a une origine étrangère; nous sommes nous-mêmes une étrangeté pour nous-mêmes. Cette étrangeté, nous l'appelons souvent la personnalité ou le caractère, voire la psychologie, mots qui ne disent sans doute pas tout.

Mais l'homme n'est lui-même qu'un petit condensé du vaste monde. Il est un microcosme: un cosmos en miniature. Ce qui est vrai de l'organisme humain l'est aussi de l'organisme gigantesque auquel il appartient, et dont il est à la fois un petit bout et le réceptacle. Ainsi, tout comme l'âme se meut sans cesse, sans rencontrer mieux que de rares et précaires instants de paix, le monde lui-même s'écoule sans cesse dans un mouvement perpétuel et sans relâche.

> «Tout est dans un flux continuel sur la terre. Rien n'y garde une forme constante et arrêtée, et nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent et changent nécessairement comme elles. Toujours en avant ou en arrière de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus ou préviennent l'avenir qui souvent ne doit point être: il n'y a rien là de solide, à quoi le cœur se puisse attacher. Aussi n'a-t-on guère ici-bas que du plaisir qui passe; pour le bonheur qui dure, je doute qu'il y soit connu. À peine est-il dans nos plus vives jouissances un instant où le cœur puisse véritablement nous dire: Je voudrais que cet instant durât toujours; et comment peut-on appeler bonheur un état fugitif qui nous laisse encore le cœur inquiet et vide, qui nous fait regretter quelque chose avant, ou désirer encore quelque chose après?»

Est-ce à dire que nous sommes, ici-bas, condamnés à souffrir sans cesse et sans repos? Non, car c'est en plein cœur de la tourmente des choses, dans une prise au plus près avec le flux perpétuel, qu'un espace de sérénité, sinon d'éternité, est accordé. Rousseau l'appelle la rêverie. C'est cet instant où l'esprit s'égare dans l'entrelacs foisonnant qui nous entoure et dont nous perdons communément la vue dans la banalité du quotidien. Cet entre-

lacs, nous l'appelons généralement la nature. Rousseau lui dédie des pages enchanteresses. Car la rêverie est un enchantement, elle fait chanter le monde. Elle ne vient pas cependant à volonté, quand on la désire; elle se présente à nous dans un instant de grâce. Elle est un don qui nous est accordé; elle est, à proprement parler, une théophanie, quelque chose comme la visite des mystérieux divins qu'évoquait Heidegger — Rilke parlait d'anges. Il y faut, toutefois, un contexte propice qu'on peut au moins s'efforcer d'instaurer à peu près.

> «Il est vrai que ces dédommagements ne peuvent être sentis par toutes les âmes ni dans toutes les situations. Il faut que le cœur soit en paix et qu'aucune passion n'en vienne troubler le calme. Il y faut des dispositions de la part de celui qui les éprouve, il en faut dans le concours des objets environnants. Il n'y faut ni un repos absolu ni trop d'agitation, mais un mouvement uniforme et modéré qui n'ait ni secousses ni intervalles. Sans mouvement, la vie n'est qu'une léthargie. Si le mouvement est inégal ou trop fort, il réveille; en nous rappelant aux objets environnants, il détruit le charme de la rêverie, et nous arrache au-dedans de nous pour nous remettre à l'instant sous le joug de la fortune et des hommes et nous rendre au sentiment de nos malheurs. Un silence absolu porte à la tristesse. Il offre une image de la mort. Alors le secours d'une imagination riante est nécessaire et se présente assez naturellement à ceux que le ciel en a gratifiés. Le mouvement qui ne vient pas du dehors se fait alors au-dedans de nous.»

La sérénité est un mouvement égal. La rêverie n'est elle-même qu'un mouvement de l'âme dans le mouvement du monde. Peut-être est-elle même une forme de mouvement par excellence: un mouvement éternel, c'est-à-dire l'éternité en mouvement. Parménide et Héraclite ne s'opposent pas: ils disent la même chose. Un mouvement égal et serein, voilà qui se distingue de l'oscillation chaotique entre l'agitation frénétique et l'apathie morbide qui caractérise trop souvent notre époque. Sur les pas de Carl Gustav Jung, Gilbert Durand a conçu la rêverie comme l'intermédiaire par lequel l'individu se manifeste au monde dans son individualité propre, en lui donnant une appréhension personnelle par-delà les représentations normées: sans rêverie, l'homme ne serait plus qu'un robot (*L'imagination symbolique*, 1964). La rêverie n'est donc pas qu'un simple passe-temps accessoire, un bête menu plaisir de peu d'importance par rapport, par exemple, aux impératifs de la production, de l'ascension sociale ou de l'inlassable combat pour les «valeurs.» Elle concerne notre humanité, laquelle réside dans la possibilité d'un rapport poétique au monde.

- Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du Promeneur solitaire*, Folio.

TURBULENCES

UKRAINE · Le mur du déni

Cette semaine, nos médias de grand chemin se sont surpassés dans la mésinformation. Ils nous ont offert, si l'on ose dire, un concert… de mutisme. Sur le terrain, l'armée ukrainienne a connu sa semaine la plus noire depuis le début du conflit. On s'est arrangé pour n'en rien laisser paraître, ou presque.

La débâcle de Kherson

La fameuse contre-offensive promise depuis juillet par le gouvernement de Kiev a fini par être déclenchée, mais à une échelle et avec des résultats très éloignés de ce qui était annoncée. Elle ne comptait pas «un million d'hommes», mais une trentaine de mille répartis sur quelque 180 km de ligne de front. La seule percée significative, vers le village de Kostromka, s'est avérée être un guet-apens.

Selon les données du ministère de la défense russe, plutôt retenu, les pertes ukrainiennes se comptent cette semaine en milliers d'hommes et dizaines de blindés, sans compter les avions. Une brigade de montagne (la 128e) venue de l'Ouest ukrainien, a été entièrement éliminée et les blessés saturent tous les hôpitaux de la région. L'opération a de toute évidence été bâclée par les généraux de Kiev et leurs conseillers américains, sans aucun égard pour les vies de leurs propres soldats.

Le raid sur la centrale nucléaire

Ne pouvant plus empêcher les inspecteurs de l'AIEA de se rendre sur place, Kiev a tenté une opération désespérée: prendre d'assaut la centrale et «encadrer» la visite des experts de telle sorte que le bombardement des lieux puisse être imputé aux Russes. Le 1er septembre au matin, des commandos répartis en sept canots rapides ont tenté de prendre pied sur la rive, à 3 km de la centrale de Zaporojié, suivis par deux barges avec 200 hommes. Les forces russes appuyées par des hélicoptères les ont interceptés et détruits sur le Dniepr, permettant aux inspecteurs d'accéder enfin aux installations. Aussitôt, Kiev s'est distanciée de la commission de l'AIEA. L'équipe dirigée par Rafael Grossi a décidé de laisser du personnel en permanence sur les lieux. L'ONU a remercié la Russie d'avoir assuré la sécurité des experts sur place. La commission doit rendre son rapport en début de semaine prochaine.

Xavier Moreau, sur Stratpol, a consacré un bulletin spécial (sur YouTube) à ces événements totalement occultés par les médias occidentaux. Ce déni d'information est d'autant plus grave que les deux échecs de Kiev marquent un tournant dans le développement du conflit.

L'épouvantail Douguine

Sur un autre sujet, l'équipe d'Arrêt sur images a analysé le «radotage» de LCI au sujet d'Alexandre Douguine, opiniâtrement caricaturé comme le «Raspoutine de Poutine». C'est accablant d'ignorance et de stupidité.

L'Ukraine est un gouffre sans fond où certains médias de grand chemin ont décidé d'enterrer tout ce qu'il leur restait de crédibilité.

- Illustration: carte de la percée d'Andreevka-Kostromka au matin du 3 septembre, source: @rybar.

MARQUE-PAGES · La semaine du 28 juillet au 3 septembre 2022

Les incontournables de la semaine sélectionnés par Slobodan Despot

Ô surprise! La Suède, comme la Finlande, transpire à résoudre la quadrature du cercle: protéger ses libertés en adhérant à l'OTAN et les bafouer du même coup en livrant des Kurdes au Sultan pour pouvoir adhérer à l'OTAN. «Les négociations avec la Turquie deviennent difficiles», se plaint la ministre des Affaires étrangères. Le choix en somme est de se parjurer ou de se parjurer. On aurait pu y penser avant. Il paraît qu'Erdogan et Poutine, lors de leurs coups de fil réguliers, se tiennent continuellement les côtes. Pendant que l'un démilitarise l'OTAN, l'autre la ridiculise.

Homme de Dieu en tournée. *Man of God* est un film insolite et rare par les temps qui courent. Nous l'avons évoqué cette année au travers d'une interview de sa réalisatrice, Yelena Popovic . Après son succès inattendu en Grèce, ce biopic d'un saint moderne (Nectaire d'Egine) sera projeté dans une série de cinémas d'Europe, notamment en Suisse (Genève, Lausanne, Aubonne…) et en Belgique. Le calendrier est à consulter ici.

Ubiquité. Aline Lebail-Kremer, représentante de l'association partisane «Stand With Ukraine», est abonnée aux plateaux des chaînes subventionnées. On retrouve la gracile silhouette d'Aline dans tous les produits étiquetés BHL: SOS Racisme, La Règle du Jeu, et même le site personnel de Bernard-Henri Lévy. Qu'Aline soit fan de l'Ukraine, c'est explicite. Qu'elle soit une groupie du sérail BHL, c'est évident, mais jamais avoué. D'où cette question que Charles d'Arcy pose aux médias de grand chemin: *«comment se fait-il vous ayez oublié toute prudence, ou bien omis la contextualisation nécessaire du personnage dont il s'agit ?!»*

Mode d'emploi. L'excellent, précis et toujours utile Observatoire du journalisme (OJIM) vous propose «dix sages recommandations pour utiliser les médias en ligne». Bon à consulter et à garder en référence!

Sur la Lune… ou dans la lune? L'astronaute français Thomas Pesquet est impressionné par la mission lunaire que s'apprêtent à lancer les Américains. «C'est une telle différence d'échelle» par rapport aux orbites basses qu'il a connues. Puis, candidement, Pesquet lâche une phrase ambiguë qui, depuis, a privé tous les cosmo-complotistes de sommeil… Obligeant le pauvre Pesquet à les démentir: «oui, je crois que l'homme a déjà été sur la Lune.»

Faceboocratie. Confessée par Mark Zuckerberg lui-même au micro de Joe Rogan, la coopération des platerformes de réseaux sociaux avec l'administration démocrate et le FBI pour étouffer le scandale Hunter Biden et censurer les opposants s'avère d'une ampleur sidérante. Zerohedge résume une quantité d'informations publiée cette semaine par deux avocats agissant pour le Parti républicain. On y découvre notamment que

> «des responsables du Département de la sécurité intérieure (DHS) et du Département de la santé et des services sociaux (HHS) ont envoyé aux employés de Facebook et de Twitter des instructions sur la façon de signaler les cas de désinformation présumée, et les ont guidés avec des points de discussion pour contrer les récits prétendument faux sur leurs plateformes. Dans un cas, un responsable du CDC (ministère de la santé) a demandé à Facebook des réunions mensuelles pour planifier des stratégies de "débunking"…»

A ce stade de collusion, autant proclamer le mariage de l'Etat ***woke*** avec les réseaux sociaux…

R. I. P. Gorby. A la différence du documentaire condescendant d'ARTE, Jacques Sapir livre une réflexion nuancée sur la trajectoire de Mikhail Gorbatchev. On y

comprend la tragédie de cet homme et des réformes qu'il a entreprises, jusqu'à cette conclusion: «Au total, Gorbatchev n'est pas responsable de la catastrophe économique qui suivit sous Eltsine, qui en porte, avec Gaïdar et Tchoubays, la responsabilité. Les occidentaux alors agirent comme des vautours.»

Baud déballe. A l'occasion de la sortie de son nouveau livre sur l'***Opération Z***, le colonel Jacques Baud était l'invité d'André Bercoff sur Sud-Radio. 45 minutes de déconstruction jubilatoire du «narratif» occidental sur la guerre économique avec la Russie. Les responsables pourvus du QI «d'une boîte à chaussures» en prennent pour leur grade. A ne pas manquer!

Doudou veille! Tel est le message de rentrée de Bruno Le Maire, le grand stratège de la guerre économique contre la Russie. D'aucuns pensent qu'il ne s'agit pas de twittomanie infantile, mais bien d'un message codé donnant le coup d'envoi de l'estocade finale. Poutine était déjà à genoux, désormais il se roule par terre.

Trilemme. Bonne synthèse du ***zeitgeist***, cette réflexion de Régis Chamagne sur le «changement de paradigme géopolitique» que nous vivons en direct, et qui constitue selon lui la véritable entrée dans le XXIe siècle. Avec, en conclusion, cette question malcommode au sujet des calamiteuses élites occidentales:

> «Reste à savoir si les "élites" actuelles quitteront la scène : a) libres ; b) avec des menottes dans le dos ; c) ou bien la tête au bout d'une pique ?

Pain de méninges

MAUVAISE FOI

Il est étonnant de voir combien de personnes pensent qu'elles peuvent répondre à un argument en attribuant de mauvaises motivations à ceux qui ne sont pas d'accord avec elles. En utilisant ce type de raisonnement, vous pouvez croire ou croire ou ne pas croire n'importe quoi à propos de n'importe quel sujet, sans avoir à vous préoccuper des faits ou de la logique.

— Thomas Sowell

MÈRE NOURRICIÈRE

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO